

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

5 sept 2020 – 7 fév 2021



DOSSIER DE PRESSE NADIA BEUGRÉ

Service presse :
Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Nora Fernezelyi - assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13



NADIA BEUGRÉ

L'Homme rare

Carte blanche – Indétachable

L'Homme rare : Conception et chorégraphie, **Nadia Beugré** // Avec Nadim Bahsoun, Daouda Keita, Marius Mogueba, Lucas Nicot, Tahï Vadel Gueï // Lumières, Anthony Merlaud
Production Studios Kabako / Virginie Dupray // Coproduction Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles); Festival Montpellier Danse; CCN2 – Centre Chorégraphique national de Grenoble; Centre chorégraphique national d'Orléans; Musée de la danse – Centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne; BIT Teatergarasjen (Bergen); Kunstencentrum Vooruit (Gand); Théâtre de la Ville-Paris; Festival d'Automne à Paris // Coréalisation Théâtre de la Ville-Paris; Festival d'Automne à Paris

Carte blanche – Indétachable : Conception, **Eric Djedje Gbadie** // Avec Monne Dorine Doua, Anoura Aya Labarest, Lou Irie Tomini, Eloi Hortence N'da

Avec le soutien de l'Adami // Manifestations organisées dans le cadre de la Saison Africa2020 avec le soutien de son Comité des mécènes constitué de : Fondation Gilbert et Rose-Marie Chagoury, Orange, Total Foundation, Axian, Groupe Sipromad, JCDecaux, Pernod Ricard, Sanofi, Société Générale, VINCI, CFAO, ENGIE, Thales, Thomson Broadcast et Veolia



L'Homme rare

POINTS COMMUNS, SCÈNE NATIONALE / THÉÂTRE 95

Mar. 8 et mer. 9 décembre 20h30 (report à l'étude)
12 € à 25 € / Abonnement 8 € à 16 €

THÉÂTRE DE LA VILLE – LES ABBESSES

Mar. 15 au ven. 18 juin 2021 (horaires à définir)
16 € à 22 € / Abonnement 13 € et 17 €

Durée : 1h

Carte blanche – Indétachable

THÉÂTRE DE LA VILLE – LES ABBESSES

Sam. 19 juin 2021 (horaire à définir)
16 € à 22 € / Abonnement 13 € à 17 €

Gratuit pour les spectateurs ayant acheté un billet pour *L'Homme rare*

Durée : 40 minutes

Dates de tournée après le Festival d'Automne :

Teatro Nacional D. Maria II - 28 au 29 novembre, dans le cadre du festival Alkantara ; bit teatergarasjen, Bergen - 7 au 8 mars ; Kunstenfestivaldesarts, Bruxelles - 12 au 16 mai

À travers un quintet exclusivement masculin, Nadia Beugré défie les assignations de genre comme le regard du spectateur. Empruntant ses formes à des danses urbaines qui redéfinissent les codes de la virilité, la chorégraphie se fait sensuelle, intense et critique, comme un hommage rendu à ces hommes d'exception.

Nadia Beugré a toujours abordé en creux les questions de genre dans son travail. Pour la première fois, cette interrogation se fait plus frontale. Dans *L'Homme rare*, elle met en scène cinq danseurs venus de différents horizons chorégraphiques dont elle interroge la masculinité, depuis les corps qu'on leur suppose jusqu'aux qualités de mouvements auxquels on les assigne. Pour les déconstruire, la chorégraphe procède à des opérations de renversement ou de neutralisation de ces codes genrés qui passe par un travail du bassin, des reins et des fessiers inspiré de certaines danses urbaines. Montés sur talons, n'apparaissant que de dos, les interprètes assouplissent et ondulent leurs corps pour réorienter le regard du spectateur qui, émancipé de ses filtres de lecture habituels, peut alors s'observer en train de voir. L'interrogation sur son voyeurisme s'ouvre alors à une réflexion plus large sur tous nos regards coupables. Réification des corps-marchandises ou supériorité usurpée de l'observateur sur l'exécutant, Nadia Beugré bat en brèche toutes les attitudes de domination qui œuvrent à travers l'exercice de l'œil. Sa dernière création met ainsi en évidence nos inconscients visuels, de ceux qui fondent le regard colonial ou le male gaze, pour mieux en contrarier les effets discriminants. Lieux d'expression des différences et des libertés individuelles, *L'Homme rare* offre enfin un contrepoint chorégraphique à l'idéologie du corps standard, idéalisé, prisonnier des normes sociales qui le formatent.

Dans *Indétachable*, quatre femmes se saisissent de la scène pour prendre – faire ? – place, revendiquer, partager et déconstruire une féminité assignée à travers le vocabulaire et l'énergie du Roukasskass et du coupé-décalé, deux danses populaires ivoiriennes surtout pratiquées par les hommes.

Contacts presse :

Festival d'Automne

Christine Delterme, Lucie Beraha
01 53 45 17 13

Points communs / Théâtre 95

Arnaud Vasseur
01 34 20 14 37 | arnaud.vasseur@laportrophe.net

Théâtre de la Ville / Théâtre des Abbesses

Marie-Laure Violette
01 48 87 82 73 | mlviolette@theatredelaville.com

ENTRETIEN

Après plusieurs pièces consacrées à des femmes libres, résistantes et en lutte, vous mettez en scène, comme dans un mouvement contraire, un groupe d'hommes en talons. Que cherchez-vous à déconstruire dans leur masculinité ?

Nadia Beugré : Je ne sais pas bien ce que ça veut dire la féminité ou la masculinité, ce sont au fond des notions très relatives. Les hommes ont tous en eux une féminité à travailler, à interroger, quelle qu'en soit la définition qu'on veut lui donner. Ce que je constate, c'est que les femmes sont toujours ramenées à leurs fesses, à leurs lèvres ou à leurs hanches, et que je ne voulais pas m'en tenir à cette représentation stéréotypée du genre. Dès qu'un homme danse avec son bassin, dès qu'il se déhanche, ou qu'il ondule un peu trop, on en fait un signe d'homosexualité. Il y a là de fausses évidences que je voulais remettre en question. Quant aux talons, ce sont certes aujourd'hui des attributs féminins (ce qui d'ailleurs dans l'histoire ne fut pas toujours le cas), mais c'était surtout une manière de défier ces hommes, de les mettre en danger. Je n'aime pas forcément être à l'aise sur scène, ni que mes danseurs le soient, ça peut vite m'ennuyer. Aussi, quand je les vois bouger en talons, je suis curieuse de leur vulnérabilité, mais aussi de voir comment ils vont s'approprier ces talons, chacun à leur manière. Là aussi j'essaie encore de contourner une évidence : les talons, ça ne se met pas forcément aux pieds, on peut les utiliser sans nécessairement les voir... Il s'agit surtout de placer la liberté d'être, de danser, de s'exprimer au cœur du projet.

La question du genre vous ramène à deux chorégraphes qui ont beaucoup compté dans votre parcours : Béatrice Kombé et Alain Buffard. Leur souvenir vous accompagne-t-il sur cette création ?

Nadia Beugré : J'ai eu c'est vrai la chance de collaborer avec ces deux artistes précieux et engagés. Béatrice Kombé, avec qui j'ai travaillé à Abidjan, a fait de moi ce que je suis, elle m'a sculptée comme un morceau de bois. Elle brisait sans cesse le mythe de la femme domestique, assignée à la case et aux travaux ménagers, au profit d'une image de femme forte, de guerrière. C'est elle qui m'a appris que la scène est un « tatami » comme je l'appelle aujourd'hui, un espace où il faut s'attendre à tout, un ring. Alain Buffard m'a lui appris à aborder le processus de création autrement, à pousser mon questionnement, à comprendre pourquoi j'interrogeais le corps, le genre, la nudité, à trouver le sens et à justifier mes choix. Il avait une générosité, une disponibilité et une écoute extraordinaires, mais qui ne l'empêchaient pas de nous transmettre aussi son côté sombre. De la même façon, je questionne cette part obscure en moi, la noirceur dans la lumière qui fait de nous des êtres complexes.

Le groupe de cinq hommes se tient de dos. Qu'est-ce qui a motivé ce geste ? Le dos exprime-t-il autant qu'un visage ?

Nadia Beugré : J'aime bien m'imposer une radicalité, ici montrer les interprètes de dos. Il me semble qu'on a tendance à beaucoup trop montrer nos visages, or moi je voulais aborder l'arrière des corps et comprendre ce que ça signifie pour le public d'être frustré, de ne pas voir. La frontalité est toujours une contrainte pour moi, aussi j'essaie de la contourner pour mieux contrarier le confort du public. Les gens sont trop à l'aise, tout leur semble

acquis, j'ai voulu au contraire installer une certaine fragilité dans le spectacle et travailler avec cette inconnue. Montrer de dos, c'est forcément cacher à la vue, montrer qu'on ne dit pas tout, ne rien faire de face, c'est susciter l'interrogation. Celui qui est derrière est toujours curieux de ce qui se tient devant, il veut briser les frontières pour découvrir ce qu'il s'y passe. Je crois aussi que le dos porte énormément. Une fois, dans un sex-shop, un vendeur m'a demandé à quoi renvoyait mon nom. Quand je lui ai dit qu'il signifiait « la femme qui dit ce qu'elle voit », il m'a mise au défi de lui dire ce que je voyais autour de moi. Mes yeux sont tombés sur un dos sur lequel j'ai vu apparaître un visage. Ça m'a fait peur, mais c'est aussi à ce moment-là que je me suis rendue compte que le dos portait tout un imaginaire, qu'on pouvait y voir beaucoup de choses, et que le public devait ou pouvait en prendre conscience.

L'autre geste radical, c'est la nudité. Avez-vous eu du mal à l'imposer aux danseurs ?

Nadia Beugré : Montrer un dos, c'est aussi, c'est vrai, exhiber des fesses. Au début, j'ai eu peur, car certains opposaient des résistances, ils avaient du mal. Deux corps qui se collent, surtout deux hommes, ce n'est pas évident dans nos cultures. Néanmoins, j'aime prendre des risques et pousser mes collaborateurs à aller là où ils ne penseraient pas aller. Moi-même, je suis plutôt pudique dans la vie mais sur scène, quand faut y aller, j'y vais. Le tout est de savoir pourquoi on le fait. Danser nu ne m'intéresse que si ça me permet d'aller ailleurs que ce que l'on pourrait faire habillé. Sans compter que les corps nus ont déjà leur caractère et leur symbolique propres. On naît et on meurt nus, c'est aussi ce que j'interroge ici. Je pense par exemple utiliser des morceaux de tissus blancs, entre le linge et le linceul, premiers témoins d'une naissance et voile dans lequel on enveloppe le défunt.

Votre écriture donne habituellement lieu à des états de corps énergiques, très physiques, violents parfois. Faut-il s'attendre à la même intensité malgré la sensualité de l'écriture ?

Nadia Beugré : Quand on parle de ma danse, on parle souvent de force mais cela ne signifie pas nécessairement que je danse avec mes muscles. Je peux être habitée, je peux même être en transe, il y a autant de beauté et de spiritualité dans mes mouvements que d'énergie physique. Ces états sont très marqués par ma signature chorégraphique, certes, mais ils varient aussi beaucoup en fonction des différences d'énergie et de corps qui existent entre les interprètes. Quant à la sensualité, elle peut dépendre de beaucoup de choses, le goût, l'âge, l'orientation sexuelle... elle ne réside pas forcément dans la lenteur ou la langueur d'un geste. Ce qui est certain, c'est que je ne recherche pas la virtuosité, je recherche autre chose, quelque chose qui montre surtout que ces hommes sont en vie, et qu'ils sont ces vies-là en particulier.

Vous vous êtes inspirée de différentes danses urbaines, notamment du Brésil, qui précisément vont à l'encontre des standards masculins. Quels corps mettent-elles en scène ?

Nadia Beugré : Quand je fais mes recherches, j'aime aller sur les lieux, qu'il s'agisse de mines ou de favelas, à la rencontre des

gens. Au Brésil, les gens sont tellement libres de leurs corps, tellement généreux. C'est là-bas, dans des bidonvilles, que j'ai vu des jeunes hommes faire ces danses qui ressemblaient par certains aspects à des danses de réjouissances en Afrique. Les hommes y ont le bassin qui roule tout le temps, ils jouent des reins, ils ondulent. J'ai trouvé leur déhanché vraiment sexy, alors même qu'a priori je préfère les femmes (*rires*). J'ai eu envie d'aller voir derrière ces fesses en quelque sorte, de les dévoiler, de mettre à nu mon côté vicieux. Pour cette raison, je voulais des hommes bien trapus, avec des fesses bien rebondies, des interprètes noirs, qui sont déjà en soi des corps rares. Je n'ai pas fait d'audition, pour la plupart mon seul critère a simplement été de palper leurs fesses et d'en vérifier la tonicité (*rires*). Je suis assez imprévisible. Daouda, je l'ai rencontré lors d'un atelier au Mali, Nadim à Tunis, Lucas, je ne l'avais même pas vu danser, je trouvais simplement qu'il avait une tête bizarre, et Vadel jouait le DJ dans le Roukasskass Club que j'avais monté pour la nuit de la danse au CDNC de Château-Thierry.

Votre travail déconstruit les rapports de domination jusque dans le regard du spectateur, qui est à la fois convoqué comme potentiellement raciste ou possiblement désirant. Comment pensez-vous la notion de voyeurisme dans votre pièce ?

Nadia Beugré : Un jour, une spectatrice qui m'avait vue dans 10000 gestes de Boris Charmatz, m'a demandé pourquoi j'avais choisi ce « rôle ». Pourquoi m'a-t-elle posé cette question, moi parmi tous les autres interprètes sur scène et à quel « rôle » faisait-elle référence ? J'ai compris que quelque chose m'échappait dans le regard que l'on portait sur moi. Pour moi, je n'en jouais aucun, mais la perception des gens vous enferme souvent dans des cases, en tant que femme noire par exemple, sur lesquelles vous n'avez aucune prise. On vous assigne à une place, quelque part on vous instrumentalise. Cela m'a ramenée à l'histoire de l'esclavage et du colonialisme, à la façon dont les Européens sélectionnaient les corps noirs en fonction de leurs morphologies. Selon la forme de ton corps, on t'exploite pour le sexe, pour aller travailler dans les champs ou pour faire la cuisine. Le rapport au public n'est pas très différent. Sur scène, certains spectateurs ont envie de voir des corps de lutteurs qui se dépensent sans compter ou des corps sexualisés prêts à être consommés par le regard, alors je vais leur donner ce qu'ils veulent, en partie... Il en ressort quelque chose d'assez étrange, peut-être d'énervant, de frustrant, mais une chose est sûre : vous allez bien vous rincer les yeux !

Finalement, qui est-il cet homme rare ? Existe-t-il ?

Nadia Beugré : Je n'arrive pas vraiment à le nommer, je ne peux pas le définir, parce que l'esprit n'a pas de couleur, on ne peut pas le décrire a priori. Il peut exister en chacun de nous mais il n'est pas tangible. Au départ, je pensais à la matière rare, comme l'or ou le pétrole, à quelque chose qui mérite le déplacement, qu'on ne peut voir que si l'on fait l'effort d'aller vers lui. L'homme rare échappe aux catégories, ça pourrait être Jésus, Trump ou Bob Marley. Il a surtout à voir avec la dignité, avec la conscience, avec la singularité, mais aussi avec l'ambiguïté tapie en chacun de nous et que l'on ne maîtrise pas. D'où viennent cette singularité et cette ambiguïté sinon

de nos trajectoires multiples ? Moi-même, je n'aime pas rester dans des cases, ça m'étouffe. On hérite de notre culture mais on a aussi notre mentalité propre, nous sommes tous mi-figue, mi-raisin. Il y a beaucoup de moments où je ne me comprends pas moi-même, et c'est cette inconnue qui fait ma rareté. En ce sens, *L'Homme rare*, c'est peut-être un autoportrait.

Propos recueillis par Florian Gaité, avril 2020

BIOGRAPHIE

Nadia Beugré fait ses premiers pas dans la danse au sein du Dante Théâtre où elle explore les danses traditionnelles de Côte d'Ivoire. Elle accompagne Béatrice Kombé dans la création de la compagnie Tché-Tché en 1997. Récompensée de plusieurs prix internationaux, la compagnie se produit et donne des ateliers dans de nombreux pays.

Elle crée ensuite le solo *Un espace vide : Moi* présenté en Angleterre, en France, au Burkina Faso, en Tunisie, aux Etats-Unis. Elle passe par la formation Outillages Chorégraphiques (École des Sables de Germaine Acogny, Sénégal) puis intègre en 2009 la formation artistique Ex.e.r.ce - Danse et Image (direction artistique de Mathilde Monnier) au Centre Chorégraphique de Montpellier, où elle commence à travailler sur son solo *Quartiers Libres*. Cette création est présentée tout d'abord au Théâtre de la Cité Internationale à Paris, puis aux États-Unis, dans de nombreuses villes françaises et européennes ainsi qu'au Brésil. Nadia Beugré crée en 2015 sa première pièce de groupe, *Legacy*, au Festival La Bâtie de Genève. *Legacy* est présentée au Théâtre de la Cité Internationale dans le cadre du Festival d'Automne, au Holland Festival à Amsterdam, à Bergen, Darmstadt, Strasbourg, Toulouse, Arles, Lille, Rennes, Munich. Sa création, *Tapis Rouge*, inspirée de la forme courte présentée en 2014 aux « Sujets à vif / SACD » du Festival d'Avignon, est présentée en 2017 à La Bâtie à Genève, au Festival d'Automne et au Festival Montpellier Danse. Elle crée *Roukasskass Club* en 2018.

Nadia Beugré collabore avec différents créateurs comme Seydou Boro, Alain Buffard, Dorothee Munyaneza, Boris Charmatz, Bernardo Montet et Faustin Linyekula.

Elle est artiste associée au Vooruit de Gand - Belgique (2017 - 2021).

Nadia Beugré au Festival d'Automne :

- | | |
|------|--|
| 2015 | <i>Legacy</i> (Théâtre de la cité internationale)
<i>Quartiers libres</i> (Le Tarmac) |
| 2017 | <i>Tapis rouge</i> (Atelier de Paris Centre de développement chorégraphique national) |



156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
festival-automne.com

Visuel de couverture :

Sammy Baloji, *Ekibondo Court revisited*

Photomontage de l'installation (fresque) pour l'exposition *Congo Art Works*, Palais des Beaux-Arts (BOZAR), Bruxelles, 7 octobre 2016 – 22 janvier 2017 en collaboration avec l'Africa Museum.

Design et production : Orfée Grandhomme & Ismaël Bennani pour Sammy Baloji / Twenty Nine Studio